

successible, ni enfants naturels, les biens de la succession appartiennent au conjoint non divorcé qui lui survit. A défaut de conjoint survivant, la succession est acquise à l'Etat<sup>1.</sup> »

#### § 10. — De l'acceptation et de la répudiation des successions.

**537.** « Une succession peut être acceptée purement et simplement ou sous bénéfice d'inventaire. L'acceptation peut être expresse ou tacite : elle est expresse, quand on prend le titre ou la qualité d'héritier dans un acte authentique ou privé ; elle est tacite, quand l'héritier fait un acte qui suppose nécessairement son intention d'accepter, et qu'il n'aurait droit de faire qu'en sa qualité d'héritier. Les actes purement conservatoires, de surveillance et d'administration provisoire, ne sont pas des actes d'adition d'hérédité, si l'on n'y a pas pris le titre ou la qualité d'héritier<sup>2.</sup>

« La renonciation à une succession ne se presume pas ; elle ne peut être faite qu'au greffe du tribunal de première instance dans l'arrondissement duquel la succession est ouverte. L'héritier qui renonce est censé n'avoir jamais été héritier ; s'il est seul, la succession est dévolue au degré subséquent. Les héritiers qui auraient diverti ou recélè des effets d'une succession sont déchus de la faculté d'y renoncer<sup>3.</sup> »

#### § 11. — Du bénéfice d'inventaire.

**538.** « La déclaration d'un héritier, qu'il n'entend ne prendre cette qualité que sous bénéfice d'inventaire, doit être faite au greffe du tribunal de première instance dans l'arrondissement duquel la succession s'est ouverte. L'héritier qui s'est rendu coupable de recel, ou qui a omis, sciemment et de mauvaise foi, de comprendre dans l'inventaire des effets de la succession, est déchu du bénéfice d'inventaire.

<sup>1</sup> Cod. civ., art. 767, etc.

<sup>2</sup> Cod. civ., art. 774, etc. — <sup>3</sup> Cod. civ., art. 784, etc.

« L'effet du bénéfice d'inventaire est de donner à l'héritier l'avantage 1<sup>o</sup> de n'être tenu du paiement des dettes de la succession que jusqu'à concurrence de la valeur des biens qu'il a recueillis, même de pouvoir se décharger du paiement de tous les biens de la succession aux créanciers et aux légataires ; 2<sup>o</sup> de ne pas confondre ses biens personnels avec ceux de la succession, et de conserver contre elle le droit de réclamer le paiement de ses créances.

« Tout héritier, même bénéficiaire, venant à une succession, doit rapporter à ses cohéritiers tout ce qu'il a reçu du défunt, par donation entre-vifs, directement ou indirectement ; il ne peut retenir les dons ni réclamer les legs à lui faits par le défunt, à moins que les dons et legs ne lui aient été faits expressément par préciput et hors part, ou avec dispense du rapport. Dans le cas même où les dons et legs auraient été faits par préciput ou avec dispense du rapport, l'héritier venant à partage ne peut les retenir que jusqu'à concurrence de la quotité disponible : l'excédant est sujet à rapport.

« Le rapport est dû de ce qui a été employé pour l'établissement d'un des cohéritiers ou pour le paiement de ses dettes. Mais les frais de nourriture, d'entretien, d'éducation, d'apprentissage, les frais ordinaires d'équipement, ceux de noces et présents d'usage, ne doivent pas être rapportés.

« Les cohéritiers contribuent entre eux au paiement des dettes et charges de la succession, chacun dans la proportion de ce qu'il y prend. Le légataire à titre universel contribue avec les héritiers, au prorata de son émolument : mais le légataire particulier n'est pas tenu des dettes et charges, sauf toutefois l'action hypothécaire sur l'immeuble légué. Le légataire particulier qui a acquitté les dettes, dont l'immeuble légué était grevé, demeure subrogé aux droits du créancier contre les héritiers ou successeurs à titre universel.

« Les héritiers sont tenus des dettes et charges de la succession, personnellement pour leur part et portion virile, et hypothécairement pour le tout ; sauf leur recours, soit contre leurs cohéritiers, soit contre les légataires universels, à raison de la part pour laquelle ils doivent contribuer<sup>4.</sup> »

<sup>4</sup> Cod. civ., art. 793, etc

DISSERTATIO TERTIA  
DE PRÆSCRIPTIONE<sup>1</sup>

539. Q. 1. *Quid est præscriptio, et an legitime inducta?*

R. Præscriptio (quæ hodie non distinguitur ab usucatione<sup>2</sup>) definitur: *Medium institutum ad acquirendum aliquod jus, vel ab obtinendam liberationem ab aliqua obligatione sub conditionibus a lege statutis.* Ex quo patet duplē esse præscriptionem, unam *acquisitivam*, et *liberativam* alteram. Medium est præscriptio legitimū apud omnes populos pro acquirendo rerum dominio in utroque jure, civili nempe et Canonico expresse approbatum<sup>3</sup>; et vim proinde habens in utroque foro: externo id est judiciali, et interno id est conscientiæ. Imo præscriptio si non oriatur immediate e jure naturali, ei tamen valde conformis est, et in eo fundamentum habet: cum tota innitatur bono communi, quatenus boni communis summopere interfuit, ut jus loquitur: 1. *Ne scilicet quarundam rerum diu, et fere semper incerta dominia essent;* 2. *ut aliquis litium finis esset;* 3. *ut possessores*

<sup>1</sup> « La prescription est un moyen d'acquérir ou de se libérer par un certain laps de temps, et sous les conditions déterminées par la loi. » Cod. civ. Gall., art. 2219. Not. edit. — V. Liguori, *Op. Mor.*, I. III, nn. 504 et seqq., et *Homo Apost.*, tr. X, nn. 10 et seqq.

<sup>2</sup> Usucatio est *acquisitio juris*; præscriptio est *liberatio ab aliqua obligatione*. Usucatio dicitur, quia res *capitur usu*; præscriptio sic dicitur, quasi *exceptio*, quia per eam exceptio opponitur domino rei: *Præscriptio*, ait Forellini, *in re forensi est exceptio, qua quis alterum ab agendo summovet et repellit.* Differt præscriptio a consuetudine; etenim illa est *quid facti* quia per se non constituit jus legale vel mutat; sed mutat directe dominia rerum vel æquivalenta jura. At consuetudo est *quid juris*, quia habet primario et ex se vim legis, ut notat Suarez, *De religione*, I. I, c. xi.

<sup>3</sup> De jure civili communi patet ex variis titulis de *præscript.*; de jure Canonico patet ex causa 16, q. 3, c. II, *Præsulum*, etc. Si tamen casu aliquo in loco ex lege civili non sit admissa præscriptio, ista neque in foro interno locum haberet quoad res mere civiles; cum ultimo ac principaliiter præscriptionis vis in hac lege fundetur. — V. Liguori, *Op. Mor.*, I. III, nn. 504 et 517. — Ferraris, *Biblioth.*, v<sup>la</sup> Usucatio, Titulus.

tranquillo animo in possessione sua serventur, neque ipsi prope immortali timore teneantur; 4. ad vitandam dominorum segnitiem, et longi temporis errorem et confusionem<sup>1</sup>.

Quare Angelicus: *Dicendum, quod si quis præscribat bona fide possidendo, non tenetur ad restitutionem, etiamsi sciatur alienum fuisse post præscriptionem*<sup>2</sup>. Imo tanta vis est præscriptionis, ut aliquando ipsa currat etiam in delictis quoad pœnam ferendam coram hominibus.

540. Regula generalis est, ut omnes præscribere possint, qui capaces sunt acquirendi dominii: sive etiam corpora moralia, ut Ecclesia, communitas, publica instituta non secus ac privatæ personæ præscribere possunt et præscriptioni subduntur<sup>3</sup>. At nemo contra seipsum præscribit; neque sane actus ex errore gesti nocere debent erranti: hinc si Beneficiatus jam a multo tempore ex errore quatuor celebraverit in hebdomada Missas, cum tamen ex Beneficii fundatione non obligetur nisi ad duas, non ideo tenebitur in posterum ad quatuor.

Præscriptio autem, licet ex natura sua sit una semper et eadem; potest tamen claritatis gratia in triplicem quasi speciem dividi ratione temporis, quod requiritur in jure ad eam legitime peragendam. Alia est *brevis temporis*, quam appellamus ordinariam sive particularem: et complectitur spatium sex mensium ad decennium. Alia est *longi temporis*, quam appellamus generalem: et complectitur spatium annorum triginta. Alia est *temporis longissimi*, quam appellamus generalissimam: et complectitur spatium annorum sexaginta.

541. Q. 2. *Quænam sunt conditiones ad legitime præscribendum?*

R. Conditiones a lege statutæ ad legitime præscribendum sunt, ut res ad præscribendum sit apta, ut adsit bona fides, titulus, possessio et tempus definitum. Quæ quidem condi-

<sup>1</sup> Digest., I. XIV, t. IV, *De usur. et usucap.*, lege 1. — T. X, *Pro suo*, I. V. — Decr. Greg., I, II, t. XXVI, c. v.

<sup>2</sup> Quodl. II, art. 74.

<sup>3</sup> C. Pei. 2562. — C. A. 1472. — C. S. 2152. — C. P. 2559. — C. M. 2268.

« L'État, les établissements et les communes sont soumis aux mêmes prescriptions que les particuliers, et peuvent également les opposer. » Cod. civ. Gall., art. 2227. Not. edit.

tiones sunt de necessitate; nam lex humana, a qua vim habet præscriptio, nonnisi sub illis eam admittit. Quæ omnia hisce versiculis exprimi solent :

*Non usu capies, nisi sint tibi talia quinque:  
Sit res apta, fides, titulus, possessio, tempus.*

1. *Res apta* : præscriptionis nempe capaces non sunt res illæ, quas ut tales declarat lex ipsa civilis, a qua præscriptio inducta est. In Codice vero civili res præscriptionis incapaces sunt : — 1. res quæ aut non sunt in civili commercio, uti res sacræ, v. g., Ecclesiæ, cæmeteria; aut possideri nequeunt, uti sunt jura spiritualia (v. g., absolvendi) a laicis. Item neque ea quæ sunt juris naturalis et divini : sic subditus nequit præscribere immunitatem ab obedientia. Imo hæc omnia natura sua imprescribilia sunt ; — 2. res publicis usibus deputatæ, uti forum, via publica, platea, pontes et similes, nisi tamen earum usus in populo cessaverit; — 3. bona et jura regalia, quæ ad *Regium Demanium* pertinent, utpote inalienabilia<sup>1</sup>: item non præscribuntur servitutes prædiales aut non apparentes aut non continuæ, si excipiatur servitus transitus necessarii<sup>2</sup>: item neque immobilia dotalia, durante matrimonio, nisi forsan præscriptio ante conjugium jam incoperit<sup>3</sup>; — 4. res furtivæ, vel vi ablatae quoad possessorem malæ fidei : quod certum est pro foro interno. Attamen pro foro externo si res istæ mobiles sunt, post triennium; si immobiles, post annos triginta non amplius admittunt in dominis suis actionem pro iisdem repetendis a possessore quo cumque<sup>4</sup>; — 5. actio ad reclamandum statum proprium relate ad filium<sup>5</sup>.

2. *Fides, nempe bona bona*<sup>6</sup> : cuius nomine intelligitur *illa animi*

<sup>1</sup> *Demanum, dominium, demania* bona ex corruptione verbi *dominium*, sunt certi redditus regni vel Principis.

<sup>2</sup> C. Ped. 649.—C. A. 480.—C. G. 690 et seqq.—C. S. 561.—C. P. 495.—C. M. 317.

<sup>3</sup> C. Ped. 2388 et 1544.—C. A. 1495.—C. G. 2251 et seqq.—C. S. 218.—C. P. 2345.—C. M. 2292.

<sup>4</sup> C. Ped. 2397 et 2411.—C. G. 2262 et seqq.—C. S. 2185.—C. P. 2369.—C. M. 2315.

<sup>5</sup> C. Ped. 169.—C. G. 528.—C. S. 250.—C. P. 560.—C. M. 594.  
<sup>6</sup> Et quidem bona fides *theologica* requiritur, quæ nempe excludit pecca-

*affectio seu persuasio, qua quis prudenter judicat rem, quam possidet, esse suam, quamvis revera non sit, unde bona fides supponit ignorantiam invincibilem.* Hinc jus : Oportet, ut qui præscribit, in nulla temporis parte habeat conscientiam rei alienæ; iterum : Possessor malæ fidei ullo tempore non præscribit<sup>1</sup>. Et sane possessor malæ fidei est in continuo statu peccati mortalis, rem alienam scienter detinendo; illa autem, quæ sine peccato esse non possunt, nulla præscriptione firmantur, ait Angelicus<sup>2</sup>. Non est ergo dubitandum, quin ci-viles Codices bonam fidem supponant saltem initio præscriptionis; cum certe nequeat in mentem venire legislatorum, nempe transferre dominium alicujus rei in possessorem malæ fidei : quod esset approbare ipsum furtum. — Quod autem præscriptione generali annorum triginta generatim cautum sit, ut omnes actiones tam reales, quam personales extinguantur omnino illo triginta annorum spatio<sup>3</sup>, hoc sensu intelligitur, quod nulla detur actio in foro externo, ne prætextu malæ fidei turbentur possessiones, et lites in infinitum protrahantur. Certum est enim, quod neque centum annorum præscriptio et ultra potest sine bona fide valere : *Synodalijudicio definimus*, ita Patres Concilii Lateranensis, ut nullavaleat absque bona fide præscriptio tam canonica quam ci-vili.

Bonæ fidei obstare possunt tum *ignorantia*, ut cum quis credit rem, quam possidet, esse suam, cum tamen non sit; tum etiam *dubium*, ut cum quis dubitat, an rem quam possidet, sua sit necne. — Ignorantia duplex est : alia facti, et ea est qua quis scit legem, sed ignorat tale factum esse legi oppositum, ut si sciat, v. g., minores contrahere non posse; ignoret tamen personam, quacum hic et nunc contrahit, esse

tum ; etsi in foro externo habeatur ut sufficiens bona fides *juridica*, ea nempe quæ excludit indicia, ex quibus in foro civili mala fides probari possit.

<sup>1</sup> *Decret. Greg.*, l. II, t. XXVI, c. xx *Quoniam*; et *Reg. ii juris*.

<sup>2</sup> In 4, dist. 41, q. 1, a. 5; et q. 4, a. 2.

<sup>3</sup> « Toutes les actions, tant réelles que personnelles, sont prescrites par trente ans, sans que celui qui allègue cette prescription soit obligé d'en rapporter un titre, où qu'on puisse lui opposer l'exception déduite de la mau-vaise foi. » *Cod. civ. Gall.*, art. 2262. *Not. édit.*

minorem; alia juris, et ea est qua quis cognoscit quidem factum, sed ignorat legem illud prohibentem, ut si sciat tallem, quacum contrahit, esse minorem, sed ignoret legem illum prohibentem contrahere. Porro ignorantia facti invincibilis<sup>1</sup> ne dum impedit, imo eam inducit; cum bona fides semper ex aliqua ignorantia oriatur: hinc jus, *facti ignorantia prodesse constat*<sup>2</sup>. At obest præscriptioni ignorantia juris juxta communem peritorum sententiam; hinc iterum in lege habetur: *Juris ignorantiam in usucapione negatur prodesse*<sup>3</sup>. Excipe nisi agatur de ignorantia juris invincibili in præscriptione tricennaria; cum per hanc omnis actio extinguitur. — Quod vero pertinet ad dubium, si illud oriatur initio possessionis, utique tollitur bona fides; quia, eo stante, esse non poterat in possessore illa animi affectio, qua putaret rem esse suam. Si vero illud oriatur in decursu, tunc dubitans tenetur diligentiam adhibere ad veritatem inveniendam, ne imprudenter se periculo exponat alienum possidendi. Quod si, adhibita diligentia, dubium perseveret, ex communi et probabiliori sententia potest rem illam sibi retinere; quia in dubio melior est conditio possidentis: unde stante tali dubio speculativo, formari potest laudato principio conscientia certa seu bona fides. Ita celebriores theologi Habert, Anacletus, Billuart, Covarruvias, Croix, Gousset, Lessius, Lugo, Navarrus, Sylvester, Sylvius aliique bene multi contra Sotum et alios.

3. *Titulus justus*: titulus generatim est causa, propter quam aliquid possidemus. Hic non agitur de titulo vero; nam tunc non esset necessaria præscriptio, quia nemo rem suam præscribit; sed de titulo agitur qui suapte natura habilis ha-

<sup>1</sup> Quid (addes) si quis putet rem esse suam ex ignorantia culpabilis? poteritne iste præscribere? Vel ignorantia hæc est graviter culpabilis, vel leviter: si 1, non potest præscribere, quia nemo ex propria culpa debet commodum reportare; si 2, videtur nobis probabilius cum Alasia præscribere posse; nam in concilio Lateranensi IV non damnatur, nisi sola fides cum peccato mortali. Adde si ignorantia leviter mala impediret præscriptionem, res esset innumeris scrupulis obnoxia; nam posset quilibet illius suspicione agitari quotidie. V. Liguori, *Op. Mor.*, l. III, n. 511.

<sup>2</sup> L. IV, ff., *De juris et facti ignor.* — <sup>3</sup> Loc. cit.

beatur ad transferendam proprietatem, ut esset venditio, donatio. Claritatis gratia quadruplex hoc in loco distinguitur titulus: coloratus, existimatus, præsumptus et vitiosus. *Coloratus* sive apparenſ est qui occulta laborat nullitate: esset, v. g., si a Titio rem emerim, quam putabam esse Titii, cum tamen esset Sempronii. *Existimatus* est qui prudenter creditur interfuisse, licet non interfuerit: v. g., si filius ex hereditate possideat aliquam rem, quæ a patre putetur empta; cum tamen empta non sit. *Præsumptus* est quando allegari non potest certus titulus, sed ob temporis diuturnitatem præsumitur interfuisse. *Vitiosus* tandem est qui caret aliqua conditione a lege statuta. Jam vero ad legitimam præscriptionem titulus vitiosus allegari non potest; quia dispositiones legis nunquam reputantur ignotæ: unde axioma: *Melius est non habere titulum, quam titulum vitiosum*. Titulus vero vel coloratus vel existimatus requiritur et sufficit, cum tunc satis salvetur bona fides. Attamen ad præscriptionem generalem seu longi temporis, nempe annorum triginta (multo magis vero ad præscriptionem generalissimam, seu temporis longissimi) titulus præsumitur ex ipsa temporis diuturnitate. Et ideo qui in sui favorem producit præscriptionem hanc, non tenetur probare ejusdem titulum.

4. *Possessio*, quæ quidem solet definiri: *Detentio rei vel fruitio juris per se, aut per alium, qui nostro nomine rem illam detinet, vel jus illud exercet*. Hæc porro est fundamentum præscriptionis; unde in jure: *Sine possessione præscriptio non procedit*<sup>4</sup>. Ut tamen valeat possessio, ex civili lege debet esse *continua*, proinde sine interruptione toto tempore præfixo. *Pacifica*, unde actus violentiae eam nequeunt constituere. *Publica*, id est talis ut is, contra quem currit præscriptio, eam cognoscere possit et reclamare, si vellet accurate attendere: sic qui furtim aquam haurit ex alieno puteo, licet per longum tempus, jus non acquirit illo clandestino usu aquam ab illo fundo hauriendo. *Non æquivoca* seu dubia, sed certa, id est demonstrata per actus attestativos veræ possessionis, ita ut qui possidet, moraliter certus sit se proprio

<sup>4</sup> Reg. juris in 6.

nomine possidere : alioquin deesset bona fides. Demum *título proprietarii* : hinc qui detinet rem nomine alterius, ut colonus, depositarius vel tutor, nequit præscribere. Item præscriptio non currit in facultativis vel in actibus simplicis tolerantiae ; sed hoc in praxi admodum difficile est judicare<sup>1</sup>.

5. *Tempus a lege definitum* : nova lex civilis nullum tribuere videtur privilegium bonis Ecclesiæ, quæ inde coram ea lege præscribuntur uti cetera bona<sup>2</sup>. Tempus autem ad immobilia præscribendum computatur in dies, non in horas; quando vero præscriptio computatur in menses, hi sunt tri-ginta dierum, et si ultima dies sit feriata (id est si ex legis

<sup>1</sup> « La prescription se compte par jours et non par heures. Elle est acquise lorsque le dernier jour du terme est accompli. » Cod. civ. Gall., art. 2260 et 2261. Not. edit. — « Pour prescrire, il faut une possession continue et non interrompue, paisible, publique, non équivoque, et à titre de propriétaire. Une possession qui s'introduit par la violence, ou qui est clandestine, ou qui n'est fondée sur aucun titre translatif de propriété réel ou présumé, ne peut servir pour la prescription. Les actes de pure faculté et ceux de simple tolérance ne peuvent non plus fonder ni possession ni prescription. Exemple : Pendant trente ans, je me suis abstenu de bâtir sur mon terrain; mon voisin n'a pas acquis le droit de m'empêcher de bâtir après ce laps de temps; car bâtir ou ne bâtir pas sont des actes de pure faculté. De même, si je laisse paître, pendant trente ou quarante ans, les bestiaux de mon voisin sur une de mes terres en friche, c'est un acte de tolérance dont il ne peut se prévaloir pour la prescription. » Gouset, *Theol. Mor.*, t. I, n. 713.

<sup>2</sup> Quoad res Ecclesia præscribendas ex legibus Romanis confirmatis ab ipso jure canonico hæc notantur : 1. Pro bonis immobiliis Ecclesiæ requiruntur 40 anni. Et pro immobiliis Ecclesiæ Romanæ 100. An autem pro mobilibus Ecclesiæ requiritur idem tempus 40 annorum, affirmant Anacletus, Hostiensis, Panormitanus, etc., dicentes quod in textu non sit distinctio; alii negant æque probabilitatem. Sede autem vacante, contra Ecclesiam non currit præscriptio. — 2. Possidens beneficium aut illius fructus per tres annos, juxta regulam Cancellariae, etiamsi titulus fuisse nullus, prescribit; modo non intercesserit intrusio, aut simoniacus ingressus. — V. Liguori, *Homo Apost.*, tr. X, n. 10. — 3. Dicunt Layman, Navarrus, Gobat, etc., posse præscribi numerum Missarum, ac circumstantias appositas in fundatione 20, aut 30, aut saltem 40 annis. Sed verius id non admittitur; quia Tridentinum interdictum posse derogari illis oneribus, et Pius IV confirmans Concilium, declaravit irritum quidquid in posterum contra factum fuisse. Diecit autem Croix cum aliis communissime clausulam Decreti irritantem ligare etiam ignorantes, et in causis beneficialibus infidere titulum et possessionem. V. Liguori, *Homo Apost.*, tr. XV, n. 75.

præscripto judicij januæ non pateant litigantibus) præscriptio completur, completa die immediate succedente non feriata.

542. Q. 3. *Quod temporis spatium requiritur ad præscribendum?*

R. Ad præscriptionem : « Toutes les actions, tant réelles que personnelles, se prescrivent par trente ans, sans que celui qui allègue cette prescription soit obligé d'en rapporter un titre. Par conséquent, celui qui, de bonne foi, a possédé comme *sien* un immeuble pendant trente ans, peut le conserver, lors même qu'il découvrirait, le lendemain du jour où la prescription s'est accomplie, qu'il avait possédé cet immeuble au préjudice d'un tiers. Il en est de même pour toute autre prescription<sup>1</sup>.

« Celui qui acquiert de bonne foi et avec titre un immeuble en prescrit la propriété par dix ans, si le véritable propriétaire habite dans le ressort de la cour d'appel dans l'éten-due de laquelle l'immeuble est situé; par vingt ans, s'il est domicilié hors dudit ressort. Si le véritable propriétaire a eu son domicile, en différents temps, dans le ressort et hors du ressort, il faut ajouter à ce qui manque aux dix ans de présence un nombre d'années d'absence double de celui qui manque pour compléter la prescription de dix ans.

« Les meubles se prescrivent par trois ans; mais il est nécessaire, pour cette prescription, comme pour celle des immeubles, que la possession soit fondée sur la bonne foi. Quant aux prescriptions à l'effet de se libérer, qui s'opèrent par six mois, un an, deux ans, cinq ans, elles n'ont lieu, généralement, que pour le for extérieur : le débiteur qui n'a pas réel-

<sup>1</sup> « En fait de meubles, la possession vaut titre; néanmoins, celui qui a perdu ou auquel il a été volé une chose peut la revendiquer pendant trois ans, à compter du jour de la perte ou vol, contre celui dans les mains duquel il l'a trouvée, sauf à celui-ci son recours contre celui duquel il la tient. Mais, si le possesseur de la chose volée ou perdue l'a achetée dans une foire, ou dans un marché, ou dans une vente publique, ou d'un marchand vendant des choses pareilles, le propriétaire original ne peut se la faire rendre qu'en remboursant au possesseur le prix qu'elle lui a coûté. » Cod. civ. Gall., art. 2279 et 2280. — Quæ singularis dispositio, addit. D. Scavini, pro mobilibus probabilius obtinet etiam in conscientia mente legislatoris ut communius docent Gury, Gouset, Bouvier, aliquæ moderni auctores.

lement satisfait à une obligation, ne peut, en conscience, opposer la prescription. Nous avons dit généralement, car il y a quelques cas d'exception. Ces cas sont : 1<sup>e</sup> ceux où l'action est dirigée contre l'héritier du débiteur, quand on a lieu de croire que la dette a été acquittée par le défunt, et on la présume acquittée jusqu'à preuve contraire; 2<sup>e</sup> quand il se trouve que, par le fait du créancier, le débiteur ne tire aucun avantage du non-paiement de la dette. Exemple : Une femme qui avait des dettes s'est mariée sous le régime de la communauté légale. Un des créanciers, qui aurait pu se faire payer pendant le mariage, a laissé prescrire sa créance. La communauté se dissout et la femme y renonce : elle peut en toute sûreté de conscience opposer la prescription au créancier, en lui objectant que, s'il eût fait valoir son action pendant la communauté, il eût pu être payé; qu'elle ne tire aucun avantage de ce qu'il ne l'a pas été, puisqu'elle est obligée de renoncer à la communauté; qu'elle souffrirait, au contraire, du préjudice de ce qu'il a tardé si longtemps à poursuivre; de sorte que l'indemnité qu'il lui doit, à raison de ce préjudice, se compense par le montant de la dette dont il réclame le paiement.

« Pour compléter le temps nécessaire pour la prescription, on peut joindre à sa possession celle de son auteur, de quelque manière qu'on lui ait succédé, soit à titre universel ou particulier, soit à titre lucratif ou onéreux. Si donc, par exemple, je suis héritier d'une personne qui a possédé pendant vingt ans, il me suffit de continuer cette possession pendant dix ans, pour arriver à une prescription trentenaire. Il en serait de même dans le cas où je posséderais la chose à titre d'achat, de legs ou de donation, etc. Celui duquel je tiens la chose, à titre lucratif ou onéreux, me l'a livrée avec tous les droits qu'il avait à l'égard de cette chose, avec le droit par conséquent de la prescrire.

« On ne peut invoquer la possession de son auteur qu'autant qu'elle est légitime : une possession vicieuse, violente, clandestine, de mauvaise foi, ne peut servir ni à celui qui possède, ni à celui qui lui succède, s'il connaît les vices de cette possession; mais elle n'empêchera pas de prescrire le

tiers acquéreur qui est de bonne foi : seulement, la prescription ne commencera qu'à partir du moment où ce tiers entre en possession, en vertu d'un titre translatif de propriété, dans l'ignorance des vices qui accompagnaient la possession de son auteur. Dans ce cas, si le tiers acquéreur tient la chose à titre particulier, onéreux ou lucratif, il peut prescrire par trois, dix ou vingt ans. En est-il de même de l'héritier d'un homme de mauvaise foi? Il en est certainement de même de celui qui hérite ou succède à titre particulier : il a une possession qui lui est propre, une possession qui ne peut être regardée comme une continuation de celle du défunt, car il ne le représente pas : il pourra donc prescrire, comme tout autre acquéreur, à titre particulier. Mais il en est autrement pour le successeur universel ou à titre universel. Si l'auteur était possesseur de mauvaise foi, si sa possession était une possession violente, clandestine, frauduleuse ; si, par exemple, la chose qu'il possède était une chose volée, le successeur universel, fût-il de bonne foi, ne pourrait la prescrire : « *suscedit enim in vitia defuncti.* » Ce qui toutefois doit s'entendre de la prescription de trois, dix ou vingt ans, et non de la prescription trentenaire. Ainsi l'héritier d'une personne qui était de mauvaise foi peut prescrire par le laps de trente ans; et nous pensons que cette prescription a lieu, même au for intérieur, dans le cas où cet héritier est de bonne foi pendant les trente années<sup>1</sup>.

543. Q. 4. *Quando præscriptio dicitur interruppi, et dormire?*

R. Ad 1. Tunc dicitur præscriptio interruppi quando aliquid impedimentum intervenit, quod illam jam inchoatam extinguit : idque contingere potest naturaliter et civiliter. *Naturaliter*, cum quis a possessione dejicitur, et rei fruitione privatus ultra anni spatium fuit vel ab anteriori ejusdem proprietario, vel a tertio; tunc de novo incipienda est. *Civiliter* quando intervenit litis contestatio vel injunctio, aut cum quis sequestrum indicit. Item interrupitur per citationem coram judice licet incompetenti : aliter est si citatio nulla sit defectu

<sup>1</sup> *Théol. Mor.*, par le card. Gousset, n. 718.

formæ, si actor a petitione recedat; si perimi sinat instantiam, vel ipsa petitio rejiciatur<sup>1</sup>.

R. Ad 2. Præscriptio dicitur dormire seu suspendi, cum tale eidem impedimentum opponitur, ut eo remoto, tempus præcedens queat cum tempore subsequenti computari atque conjungi<sup>2</sup>...

**544. Q. 5. Quid si possessio transeat in diversos possesores?**

R. En Codicis civilis determinatio : « Pour compléter la prescription, on peut joindre à sa possession celle de son auteur, de quelque manière qu'on lui ait succédé, soit à titre universel ou particulier, soit à titre lucratif ou onéreux<sup>3</sup>. »

*Quid (dices) si quis dubitet, vel certus sit de mala fide sui antecessoris?* Si dubitet tantum, post adhibitam diligentiam ad veritatem dignoscendam, potest præscribere etiam in conscientia; quia mala fides præsumi non debet: et nemo habendus malus, nisi probetur. Si vero certus sit de fide mala sui antecessoris, nullimode potest præscribere; et si rem non restituat, reus est furti. An vero ipse a præscriptione impeditur, si ignoret malam fidem sui antecessoris, distinguendum est: non impeditur, si ei succedat titulo particulari, v. g., legato, vel contractu; quia tunc non repræsentat personam defuncti. Impeditur autem si succedat titulo universalis<sup>4</sup>;

<sup>1</sup> V. Cod. civ. Gall., art. 2242 et seqq.

<sup>2</sup> « La prescription court contre toutes les personnes, à moins qu'elles ne soient dans quelque exception établie par une loi. » Cod. civ. Gall., art. 2251. — « Généralement elle ne court pas contre les mineurs et les interdits; elle ne court pas non plus entre les époux. Quant aux calamités publiques, elles ne suspendent pas la prescription; ni la guerre, ni la peste, ni toute autre calamité, ne peuvent, en France, suspendre la prescription; car elles ne sont point mises par la loi au nombre des causes qui en suspendent le cours. » *Théol. morale*, par le cardinal Gousset, t. I, n. 725. Not. edit.

<sup>3</sup> Cod. civ. Gall., art. 2255.

<sup>4</sup> Imo Gousset cum aliis docet, quod in præscriptione 50 annorum neque successori universalis mala fides antecessoris nocet; quia tunc omnes actiones præscribuntur: unde qui bona titulo universalis ab auctore mala fidei accepit, eaque per 50 annos bona fide possidet credens esse sua, eorum dominium acquirit in conscientia. Hoc tamen alii negant cum Lugo, Ferraris, Billuart, Lessio, etc.

quia tunc sicuti succedit in onera, ita et in vitia defuncti, cuius personam sustinet (L).

**545. Q. 6. Quandonam præscriptio cessat?**

R. Præscriptio cessat per renuntiationem non solum expressam, sed etiam tacitam, quæ ex aliquo facto deducitur. Ut tamen quis huic beneficio renuntiare possit, requiritur : 1. ut illud jam acquisierit; — 2. ut potestate fruatur alienandi. Imo non obstante renuntiatione, si sint quorum interest, præscriptio adhuc opponi potest; cum hæc sit jus reale: hinc Codex civilis : « Les créanciers, ou toute autre personne, ayant intérêt à ce que la prescription soit acquise, peuvent l'opposer, encore que le débiteur ou le propriétaire y renonce<sup>1</sup>. »

## DISSERTATIO QUARTA DE CONTRACTIBUS<sup>2</sup>

### CAPUT PRIMUM

#### DE CONTRACTIBUS IN GENERE

**546. Q. Quid est contractus, et quomodo dividitur?**

R. Ad 1: Contractus sic dictus, quia duorum vel plurium voluntates in unum veluti trahit, sumitur late vel stricte. Late idem est ac pactum, seu pactio, ac definitur: *Duorum pluriumve in idem placitum consensus, obligationem videlicet pariens in una saltem parte, uti subintelligunt*<sup>3</sup>. Stricte vero acceptus definitur: *Ultero citroque obligatio*<sup>4</sup>; seu *duorum pluriumve in idem consensus obligationem pariens in utraque*

<sup>1</sup> Cod. civ. Gall., art. 2225.

<sup>2</sup> V. Ligouri, *Op. Mor.*, l. III, nn. 707 et seqq.

<sup>3</sup> Digest., l. II, t. XIV, *De pactis*, lege 1, § 2.

<sup>4</sup> Digest., l. I, t. XVI, *De verb. sign.*, l. 19. — Ferraris, *Bibliotheca Contractus. Factum.*

*parte.* Sæpe tamen hæc duo promiscue usurpantur, uti in Codice civili, ubi contractus definitur : *Conventio, qua unus vel plures erga unum vel plures se obligant ad aliquid datum aut faciendum aut omittendum*<sup>1</sup>. Contractus saltem duos supponit, cum nemo secum contrahere possit : hinc simplex promissio unius, si nondum ab alio acceptata, nullam parit obligationem.

R. Ad 2 : Contractus dividitur præcipue :

1. In *nominatum* et in *innominatum*. Contractus nominati sunt qui habent speciale nomen, uti *emptio*, *venditio*, *locatio* : innominati qui carent nomine speciali; sed retinent genericum pacti vel contractus vocabulum. Istorum autem classes sunt quatuor<sup>2</sup>, nempe : 1° *do ut des*, v. g., *do tibi frumentum*, *ut tu des mihi vinum*; 2° *do ut facias*, v. g., *do tibi frumentum*, *ut nepotem meum edoceas*; 3° *facio ut des*, v. g., *servus meus vestimenta tibi poliet* vel *sarciet*, *ut des mercedem postea constituendam*; 4° *facio ut facias*, v. g., *facio pro te iter usque Romam*, *ut tu amicum meum infirmum cures*<sup>3</sup>.

2. In *purum* et *non purum*. Purus, qui absolute fit : v. g., *vendo tibi equum*. Non purus, cui adjungitur aliquid, puta aliqua conditio, *ut promitto tibi 100 aureos, si lauream conseruis*.

3. In *formalem* et *virtualem*. Ille adnexum habet expressum contrahentium consensum : ut si expresse duo contrahant de aliqua re. Iste nonnisi tacitum consensum habet adnexum; seu est contractus in quo implice suscipitur obligatio justitiæ ex susceptione alicujus munus diligenter obeundi.

<sup>1</sup> C. Ped. 1189.—C. A. 871.—C. G. 1101.—C. S. 1055.—C. P. 1068.  
—C. M. 114.

<sup>2</sup> Hanc divisionem a Romana lege inductam adhuc supponunt Codex noster et Codex Gallicus ubi statuitur, contractus proprium habentes nomen subjici regulis tum generalibus tum sibi specialibus; ceteros vero contractus nonnisi regulis specialibus subjici. — V. Liguori, *Op. Mor.*, l. III, n. 707.

<sup>3</sup> Attamen si illud quod datur, pretium est, tunc habetur contractus nominatus, nempe *emp̄tione-venditionis*, uti si des Petro vinum, ut tibi pecuniam tribuat.

4. In *bilateralem* et *unilateralem*. Bilateralis<sup>4</sup> est, in quo uterque contrahentium obligatur, ut in *venditione*; unilateralis, in quo unus tantum obstringitur, ut in *donatione*. Primus vocatur etiam *onerous* (*à titre onéreux*); quia onus importat ex parte utriusque. Alter *gratuitus*, *beneficus* seu *lucrativus* (*à titre gratuit*); quia vergit in utilitatem unius tantum, quin hic erga alterum ad aliquid obligetur.

5. In *vestitum* et *nudum*. Vestitus est quando fundatum habet ad pariendam obligationem etiam in *foro externo*, uti sunt *conventiones per instrumentum*, *per suffientes testes initiae*. Nudus vero est qui tali fundamento caret, ideo in *conscientia tantum obligat*.

6. In *realem* et *consensualem*: realis est qui in sua specie non perficitur nisi per rei, de qua convenitur, traditionem : uti est *pignus*, *commodatum*, *mutuum*, *depositum*, etc. Consensualis est qui solo contrahentium consensu rite exhibito compleetur, uti est *locatio*<sup>5</sup>.

547. Contractus considerari potest in genere et in specie. Quædam nempe convenient *contractibus omnibus* et sunt iisdem communia nempe *personæ* quæ contrahunt, *res* in *contractum deductæ*, *consensus* contrahentium, *forma* contractus ipsius, et inde exurgens *obligatio*. Quædam autem sunt quorumdam tantummodo propria et specialia; alia enim convenient *contractibus onerosis*, uti est *venditio*, *locatio*, *emphyteusis*, *census*, *pignus*, *hypotheca*; alia *contractibus gratuitis*, uti est *mutuum*, *donatio*, *promissio*, *depositum*, *sequestrum*, *fidejussio*, *commodatum*, *precarium*, *mandatum*; alia tandem *contractibus aleatorii*, uti est *assecuratio*, *sponsio* et *ludus*.

Contractus hodie sic perficiuntur : alii *solo consensu*, ut fit in *locatione* et si nihilominus convenitur de *scriptura*, ista magis ad proba-

<sup>4</sup> Bilateralis dicitur etiam *synallagmaticus*, a græco nempe σύναλλαγμα, una simul; et ἀλλαγή, contrahere. Item bilateralis aliis est *commutatorius*, in quo uterque contrahens censetur dare aut accipere aliquid æquivalens et certum, ut in *venditione*; alter *aleatorius*, si quod datur vel promittitur, ab eventu accidentalí pendaat, ut in *ludis*.

<sup>5</sup> In *contractum bonæ fidei*, et *stricti juris* solet etiam dividi contractus. Hic bona fides sumitur pro bono et æquo; unde contractus bonæ fidei est qui non ex rigore verborum accipitur, sed ex benigna æquitate et interpretatione : ut evenit in *deposito*, in *commodato*. Contractus vero *stricti juris* est, in quo id unum spectandum est, de quo nempe expresse fuit convenitum, puta in *donatione scripta*, in *mutuo*, etc.